DEUXIÈME ANNÉE. — N° 37 DIX CENTIMES DU 25 AU 31 JUILLET 1896

LE LIBERTAIRE

Journal hebdomadaire paraissant le Samedi

ABONNEMENT POUR LA FRANCE

UN AN . . . . . 6 francs
SIX MOIS . . . . . 3 —
TROIS MOIS . . . . . 1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION :

5, Rue Briquet (Montmartre), PARIS

ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

UN AN . . . . . 8 francs
SIX MOIS . . . . . 4 —
TROIS MOIS . . . . . 2 —

LE

CONGRÈS DE LONDRES

Dans quelques jours va s'ouvrir, à Londres, le Congrès international décidé, à Zurich, en 1893.

Dès février 1895, un comité anglais d'organisation commença à fonctionner. Interprétant à sa façon un vote du Congrès de Zurich, ce comité décida que nul groupement non corporatif ne serait admis s'il ne poursuivait, avant tout, la conquête des pouvoirs publics.

C'était, on le comprend, un moyen hypocrite d'éliminer, par une sorte de question préalable, les délégués anarchistes ou simplement anti parlementaires.

Cette mesure n'a pas manqué de soulever d'énergiques et multiples protestations. Dans ce concert d'indignation, les Français, les Hollandais, les Italiens, les Espagnols et une partie des organisations Anglaises se sont fait remarquer par la fermeté de leur attitude.

Les groupements Allemanistes de France, et les Libertaires sont bien résolus à livrer bataille. Il est à prévoir que, dès la première heure, des débats passionnés seront soulevés sur la question de savoir si, ce congrès ayant la prétention d'être un congrès international socialiste, la majorité commettra la faute d'exclure une ou plusieurs fractions de ce monde militant qui va du socialisme le plus autoritaire au socialisme le plus anarchiste.

Nous voulons encore espérer que les délégués auront assez d'indépendance pour se soustraire au caporalisme des Liebknecht, Bebel, Jules Guesde, Vaillant, Aveling, Vandervelde, et autres Anseele. S'ils étaient assez lâches et assez bêtes pour persister dans leurs projets d'exclusion, ils déchaîneraient contre eux les justes colères de tous ceux pour qui la transformation sociale prochaine n'est pas une simple fluctuation politique amenant aux « affaires » des ambitieux fatalement condamnés à devenir des coquins.

En tous cas, nous savons que de nombreux amis sont décidés à forcer les portes du *Concile* dans le cas où les évêques collectivistes voudraient leur en interdire l'entrée et, si, malgré tous leurs efforts, ces portes leur restent fermées, ils sauront faire connaître aux travailleurs du monde entier les procédés de ces jésuites rouges, affirmer hautement leurs convictions révolutionnaires et opposer à l'idée rétrograde des pouvoirs à conquérir notre irréductible volonté de supprimer tout pouvoir.

On verra bien quelle est la voix qui se fera le mieux entendre; on verra bien quelle est l'idée qui pénètrera le plus sûrement jusqu'au cœur et à la raison des foules; on verra bien, par la suite, qui aura le dernier mot : de ceux qui ne veulent admettre à leurs délibérations que les enrégimentés du socialisme parlementaire, ou de ceux qui ne comprennent la discussion que toutes portes ouvertes et toutes opinions exprimées.

L'occasion est exceptionnelle. Il faut que de ce Congrès ou du meeting du 28 à Towns'Hall sorte une affirmation hautaine et catégorique de la pensée et de la méthode anarchiste !

Il le faut; et nous avons la certitude que, dans huit jours, nous aurons à enregistrer la nouvelle que cette besogne indispensable a été faite.

SÉBASTIEN FAURE

SOCIÉTÉ CRIMINELLE

Sous le titre « Bruits de Cayenne » la *Sociale* publie la lettre qui suit, aussi navrante que simplement écrite. En présence de telles infamies perpétrées au nom d'une société dont on fait partie, de la *Justice*, comme l'on comprend que des hommes tels que Ravachol, Vaillant, Emile Henry, Caserio, veuillent en sortir par la mort !

Cayenne, 31 mai 1896.

. . . . . .

Nous crevons littéralement de faim ! C'est au point que le manque de nourriture est plus terrible que le climat. Le dimanche, le mardi et le jeudi, le matin à 10 heures, on reçoit chacun un quart de riz cuit à l'eau ; le soir à 5 heures, un peu de viande et deux quarts de bouillon qui prétend être gras. Le tout n'est pas mangeable et les trois quarts des détenus ne pouvant arriver à manger ces saletés, les jettent.

Le lundi et le vendredi, le matin, un peu d'endaubage ; le mercredi et le samedi, un peu de lard le matin ; et les quatres soirs, deux quarts chacun de bouillon de légumes secs, pois, haricots ou lentilles.

Chaque jour on nous donne 750 grammes de pain, — c'est l'unique chose qui soit mangeable ! Le reste ne vaut autant dire rien et je suis certain qu'il y a en France les trois quarts des chiens qui sont mieux nourris que nous.

Voilà ce qui tue le forçat, beaucoup plus que le climat : *mauvaise nourriture, manque de nourriture*, — sans oublier le travail et les balles de revolver !

Il y a des chantiers forestiers où les détenus sont obligés de partir au travail le matin avant 6 heures ; ils pataugent dans l'eau et dans la vase, souvent jusqu'à la ceinture, sans avoir une bouchée de pain dans les tripes jusqu'à 4, 5 ou 6 heures du soir. S'ils ne vont pas assez vite à travailler, il y a de ces contre-maîtres qui les triquent jusqu'à plus soif, et si le soir, en rentrant, la tâche n'est pas faite, on les colle au cachot et aux fers en ne leur donnant qu'un petit morceau de pain et quelquefois rien, — sans préjudice d'une distribution de coups.

Quand les hommes sont esquintés par tous ces procédés et qu'ils ne peuvent plus remuer on les envoie aux îles du Salut, à l'hôpital, — et il y en a peu qui s'en relèvent !

Chaque jour, les canotiers jettent au moins une victime aux requins et chaque convoi qui arrive de France comble à peine le vide qui s'est fait d'un convoi à l'autre.

Ici, il tombe de l'eau pendant neuf mois de l'année et, qu'il fasse n'importe quel temps, il faut aller quand même au travail. Ainsi, j'ai vu être mouillé pendant 15 jours du matin au soir et, le soir en rentrant, sec ou mouillé, il faut aller tout de même se coucher sur le lit de camp avec une couverture.

Meunier qui a été condamné à Angers est parti de Cayenne avec 24 autres, il y a environ six semaines, pour aller à la Montagne d'Argent, avec une chaloupe. En route, il y a des détenus qui ont ligotté tout l'équipage et la chaloupe a été dirigée sur Démérara, (Guyane Anglaise) probablement pour rejoindre le Vénézuela. Ils ont été arrêtés à bord ; 15 s'étaient déjà évadés, 10 restaient dans la chaloupe. Depuis, neuf ont déjà été repris, — ce qui fait 19 sur 25, — et on les attend prochainemen à Cayenne.

On dit que tous seront jugés par le Tribunal Maritime.

Meunier est-il repris ou évadé ? Je n'en sais rien. Dans tous les cas, c'est malheureux pour lui, s'il n'a rien fait là dedans et qu'il passe au Conseil.

Si j'écris de nouveau, je dirai ce que je saurai concernant cette affaire.

Je dis « si j'écris de nouveau », car on ne peut jamais savoir ce qui vous arrivera d'une minute à l'autre ! Du matin à 1 heure ou de 1 heure à 6 heure, il faut s'attendre à tout ici, — et quand je dis *tout*, ce mot veut dire bien des choses et jamais de bonnes.

En un mot c'est un lieu de crevaison que cette Guyanne et la gouvernance française ferait mieux de faire fonctionner la machine à Deibler que de commettre le double crime de prendre l'argent du populo pour envoyer ici des malheureux mourir à petit feu. Ça serait moins hypocrite, et la soufrance serait moins terrible pour les victimes.

Je n'ai pas le courage de commenter cette lettre. Dans aucune langue je ne trouverai l'expression de l'horreur que m'inspire les êtres, du plus grand au plus petit, qui composent le gouvernement, ou qui le soutiennent.

Après avoir poussé leurs victimes par l'organisation sociale actuelle à voler pour vivre ou à se révolter, ils se plaisent à les torturer, à les faire agoniser lentement. Brigands hypocrites ! inquisiteurs, revenez à vos traditions brutales, allumez vos bûchers, écartelez, tenaillez sur place publique, vous serez moins ignobles.

Ah ! républicains lâches, socialistes ambitieux et avachis qui ne savez vous opposer même aux empiétements de l'esprit clérical, autoritaire et cruel, vous serez frappés à votre tour.

C. M.

LES VACANCES

Après la grande fatigue, le repos, réparateur des forces, s'impose.

Nous voyons nos maîtres partir, qui dans les stations thermales, qui aux châteaux entourés de parcs et de bois, qui aux bains de mer; aux trois le plus souvent.

Soigner des maladies de foie, d'estomac, des douleurs à quelque Plombières, Vichy, Dax ou autres lieux où le plaisir, les filles, les amusements complètent et remplacent même la propriété curative des thermes ; prendre ses ébats dans les parcs, courir sous bois, respirer à pleins poumons l'oxygène dégagé par la végétation, s'offrir une nourriture fortifiante et copieuse après l'absorbtion de l'apéritif du grand air, dormir d'un sommeil doux dans de spacieuses chambres ; aller chercher le frais au bord de la mer, se plonger dans les flots, s'avancer à l'extrémité du môle pour voir à ses pieds tomber les vagues, respirer l'air salin, regarder dans l'espace le mouvement continuel de l'océan ballotant les embarcations, admirer le soleil s'irradiant dans les eaux en couleurs variées et étincelantes. Tout cela est le lot de ceux qui, maîtres de la production, bénéficient — sans s'être le moindrement fatigués — des jouissances que tu a créées, des loisirs qui sont ton œuvre, perpétuel exploité!

⁂

Après la grande fatigue, le repos, réparateur des forces, s'impose.

Eternellement, toujours, sans arrêt on laboure, on sème, on cultive on récolte ; sous terre, dans les mines, on cherche la houille, on retire le minerai; on forge le fer, on tisse l'étoffe, on fabrique des aliments, on construit des maisons. Les marchandises sont expédiées, transportées, camionnées ; les transactions sont inscrites pour pouvoir en fin d'exercice établir un compte dernier, celui du profit, qui résume l'argent que vous avez produit pour l'enrichissement, le plaisir de ceux qui ne font que commander.

Le paysan, le mineur, le mécanicien, le tisseur et le filateur, le boulanger, le boucher, le raffineur, le maçon, le serrurier, le charpentier, le menuisier, tous les artisans en un mot ; les employés de chemin de fer, les employés de camionnage, les employés de magasin et ceux de bureau, les comptables, en un mot tous les travailleurs d'administration ; tous se fatiguent à la production — par travail réellement peiné et sué aux champs, dans les usines, sur les machines, dans les magasins, dans les bureaux, du commencement de l'année jusqu'à la saint Sylvestre, sauf les jours de noces nationales où le repos est imposé — du bien être des financiers, commerçants, industriels, rentiers et gouvernants.

N'oublions pas de dire que beaucoup se reposent, mais ceux-là — n'étant pas appelés à l'honneur d'être exploités, faute de place pour eux — se reposent dans la misère, ayant la faim pour distraction, le suicide en perspective.

Des employés d'administration obtiennent des congés, mais comment voulez-vous que la plupart en profitent? Ils ne sont pas assez riches pour s'offrir quelque distraction ; ils vont à la campagne chez des parents plus pauvres qu'eux souvent, et devenant une charge, aspirent à réintégrer le bagne d'exploitation.

Les femmes s'anémient, les enfants s'étiolent ; dans les faubourgs, dans les cités ouvrières ils respirent l'air vicié ; le grand air, l'espace, les eaux, la nature, rien de ce qui appartient à tous, n'est fait pour eux.

⁂

Après la grande fatigue, le repos, réparateur des forces, s'impose.

A ceux qui ne travaillent pas, tout le repos, tout le plaisir, la vie large.

A ceux qui peinent et fatiguent, la fatigue encore, aucun plaisir, la douleur de vivre. Ils se reposeront un jour mais dans la misère.

Voilà ce que nous constatons et aucun sophisme ne peut faire voir les choses autrement.

Et cela ne finira jamais, croyez-vous ?

Tout cela est basé sur de pures conventions acceptées docilement et imposées par la force.

Mais, ainsi que tout ce qui est destructif de possibilité de vivre, tout cela disparaîtra devant les volontés et les énergies.

Lorsqu'il ne s'agira plus d'argent comme résultat ultime de tout effort et que la satisfaction des besoins sera le seul but des travaux ; lorsqu'aucune "archie" ne pourra plus prélever la prébende sur autrui, alors tous pourront se reposer, se réjouir et communier avec la nature.

LIBER.

VIVE L'CZAR!

Ah ! qué grand malheur, m'sieu l'minisse
P'tit père l'Czar a la jaunisse.

J'viens d'lir' ça dedans les jornaux.
Y a pas quinz' jours qu'c'était sa fête,
Un tas d'rois, d'princes et d'généraux
Etai'nt v'nus r'luquer sa binette.
Déguisés comm' dans l'carnaval,
I's ont boulotté d'sa cuisine,
Puis on y a foutu, l'soir du bal,
Eun' chouett' couronn' sus la bobine.
Ah ! c'te bath' foire au pain d'épice !

P'tit père l'Czar a la jaunisse.

C'était rupinskoff à c'qu'on dit.
Paraît qu'on s'a flanqué eun'bosse !
Ça coûtait pas un seul radis,
L'bon populo casquait la noce
Comme i' n'voulait pas êt' de r'tour,
L'Czar lui a dit : J'te paye un verre.
Pour qu'chacun i fête c' grand jour,
J't'offre eun' bonn' tourné d'flott' ben claire,
Deux ronds d'brich'ton et eun' saucisse.

P'tit père l'Czar a la jaunisse.

Quand même qu'i' avait pas trop gras,
Les moujicks qu'avaient eun' fringale,
I's sont tombés ferm's sus les plats,
Tell'ment qu'bientôt restait peau d'balle.
Comm' beaucoup i's avai'nt rien r'çu
V'là qui s'pouss'nt, qui tomb'nt l'un d'sus [l'aut'e
Toute eun'flopée all' rest' su l'cul.
Mais l'Czar, pour faire l'bon apôt'e,
S'a fendu d'un lit' d'eau d'mélisse.

P'tit père l'Czar a la jaunisse.

Comme i' fallait clore c't'heureux jour,
Après s'êt' ben garni la panse,
Eun' altess' bafouille un discours,
Et l'général sa p'tit' romance
Pour fors, l'Czar i' s'essui' l'bec,
S'lév' pour jacter, i' tousse, i' rote,
Bave sur sa manche et s'mouche avec,
Puis i' gueule : Et' emp'reur ça m'botte.
Avecque l'pap, j'suis socialisse.

P'tit père l'Czar a la jaunisse.

Mais v'la l'chiendent, tout finit mal.
Y a pu d'lampions, y a pu d'musiques.
L'peup' fout la polit' dans l'canal,
Brûl' les palais, pill'les boutiques.
A cause de ces grav's avaros,
L'Czar est malade, il a la frousse.
Priez pour lui, les brav's prolos,
I n's'en f'ra pu longtemps, d'la mousse.
J'crois qu'c'est rapport aux nihilisses,
Que l'nouveau Czar a la jaunisse.

Comm' c'est un mec à la hauteur,
Qui n'os'rait pas toucher une mouche,
I' chialait disant : « Quoique emp'reur,
« Les mis'rs du peup' moi ça m'touche.
« D'voir ces gens qu'à beaucoup d'tourment
« Et d'sentir l'odeur d'l'incendie,
« J'en ai foiré dans mon grimpant.
« Qu'on les envoye en Sibérie ! »

Si tu crois qu' c'est tout, t'es novice,
D'aut' encor' t'foutront la jaunisse.

L' GRAND FRÈROT.

AVIS

Pour éviter tout retard nous prions les camarades correspondants et vendeurs du Libertaire, *d'adresser leurs communications, mandats, etc.* directement *à chaque journal* : Temps Nouveaux, Sociale, Libertaire.

Les trois journaux ne s'impriment pas dans la même usine et, pour une simple communication ou un règlement de compte, il nous faut souvent faire une longue course, c'est ce que nous voulons éviter.

PLEUTRERIE GALONNÉE

Dijon, le 19 juillet 1896

Camarades du « *Libertaire* »

Je vous envoie le récit d'une agression dont le camarade Borne a été victime, vendredi dernier, de la part d'un capitaine d'artillerie, nommé *Didion*.

Borne passait place Darcy, à neuf heures du soir, criant le *Libertaire*, lorsqu'un individu vêtu en bourgeois, d'allures militaires, et paraissant avoir bu autre chose que de la limonade, l'interpella grossièrement. N'ayant pas l'habitude de discuter avec les bourgeois, qui sont nos ennemis naturels, il continua sa route, gardant un silence méprisant, suivi par son insulteur qui persistait à lui envoyer les épithètes les plus en vogue à la cour des Miracles.

Insensible à cette scène de haute poissarderie, il poursuivait son chemin lorsque, arrivé vers le café de la Rotonde, endroit où la circulation est très active, le capitaine Didion asséna sur la tête de Borne un violent coup de canne qui lui fit une blessure d'où le sang s'échappa à flots.

Etourdi, ensanglanté, Borne ne riposta pas.

La foule s'était amassée, des injures étaient lancées à la face du capitaine frappeur ; surexcités par la colère, de nombreux promeneurs allaient se précipiter sur l'officier assommeur, lorsque deux sergots, qui avaient assisté à cette scène sauvage avec la sérénité que donne une conscience pure, jugèrent utile d'intervenir. Ils arrêtèrent le capitaine et le conduisirent au poste du boulevard Sévigné, où il fut traité avec beaucoup d'égards. Borne fut emmené chez un pharmacien.

Je m'empresse de vous dire que sa blessure, qui ne mesure pas moins de quatre centimètres, d'après la constatation qui en a été faite par M. le docteur Parizot, professeur à l'Ecole de médecine, n'entraînera aucune suite grave.

Après avoir été pansé, Borne rentra chez lui.

Le lendemain, à la première heure, notre ami était appelé au bureau de police du 1er arrondissement. Il s'y rendit immédiatement. Après une heure de pose, il fut introduit auprès du commissaire, le sieur Chagne, qui lui annonça qu'il lui dressait procès-verbal pour..... *tapage nocturne* !!!

Comment la trouvez-vous, celle-là ? Elle est raide, hein ? Vous voyez que nos chers et bien-aimés sergots n'ont rien à envier à ceux de la capitale.

Borne, qui n'a pas la parole facile, ne répondit rien au commissaire. Il sortit de son bureau en proie à un ahurissement, qui fit promptement place à la plus justifiée des colères, et vint m'exposer sa mésaventure et me demander conseil.

Je vous avoue qu'après avoir écouté Borne, je me trouvai dans une grande perplexité. Il m'était impossible de conseiller à Borne d'appliquer au capitaine Didion, la loi du talion. Si Borne avait usé de représailles, la lourde et dégoûtante main de Thémis-la-Putin se serait abattue sur ses épaules.

D'autre part, conseiller à Borne de porter plainte, c'était s'incliner implicitement devant l'autorité de la magistrature.

Il fallait cependant trouver une solution.

En fin de compte, je dis à Borne : « Allons trouver les rédacteurs des journaux de Dijon ; ce sont des crapules, nous le savons ; mais tâchons de nous servir d'eux pour porter à la connaissance du public dijonnais l'acte indigne commis contre toi. »

Nous nous mîmes sitôt en campagne. Les journalistes bourgeois nous envoyèrent faire foutre avec un ensemble parfait, ce qui ne me surprit pas du tout.

De guerre lasse, nous nous rendîmes à la place pour obtenir l'adresse du capitaine, bien décidés à le provoquer en duel, bien que cette façon de procéder ne soit pas très anarchiste.

Le colonel, major de la garnison, auquel j'exposai l'affaire, refusa de me donner l'adresse demandée, mais il me dit qu'il allait faire une enquête personnelle et que si les faits articulés par moi et par Borne étaient exacts il frapperait le capitaine avec la plus grande sévérité. Je lui *donnai trois heures* pour faire son enquête. Ce temps écoulé, nous retournâmes à la place.

Le colonel avait fait son enquête, le capitaine était présent.

Il se passa alors une scène inénarrable.

Le colonel qui me paraît être un excellent homme, lava la tête au capitaine, lui reprocha sa conduite, et finalement lui infligea huit jours d'arrêts, et lui annonça qu'il allait faire un rapport motivé au général gouverneur de Dijon.

Le capitaine faillit s'évanouir.

Au nom de Borne, je m'opposai résolument à la punition du capitaine bâtonneur. Nous voulions des excuses et le retrait du procès-verbal dressé contre Borne, je les exigeai. Le capitaine s'exécuta. Il n'était pas au bout de son calvaire.

Je lui demandai 50 francs, en lui annonçant que cette somme *servirait à la propagande*. Le colonel, un provençal nommé Gignon, sursauta en m'entendant, mais il ne dit rien. Le capitaine la mort dans l'âme mit la main à la poche, et remit à Borne la somme réclamée. Le colonel, intervenant à son tour, déclara qu'il ferait une démarche auprès du commissaire central pour que la contravention dressée contre Borne fût annulée. Il a tenu parole.

La somme donnée à Borne sera envoyée à notre malheureux camarade Monod.

G. M.

INTERNATIONALISME GOUVERNEMENTAL

L'hydre Patrie à laquelle sacrifient — oh ! en parole seulement — nos gouvernants patriotards — désintéressés comme chacun sait — est le va-tout qu'aux jours de grand jeu parlementaire risquent présidents, ministres et autres vieux renards.

Ce jour-là, royaleux, opportunards et socialos fraternisent sur « l'Autel de la Patrie ». On n'a jamais vu l'autel en question qui doit plutôt être un hôtel étant donné que l'Armée n'est qu'un vaste bordel de consciences.

Et c'est merveille de voir en le tournoi parlementaire ces vieux traîtres prendre des airs de revanchards, se tailler une plastique à la Déroulède, une tête à la Gambetta, assaisonner cela d'une phraséologie à la Coppée (ils n'atteignent pas jusqu'au D'Ésparbès) et clamer le péril anglais, allemand, japonais et patagon pour terminer, sur un air hymne russe et rappeler avec trémolo, les députaillons à la pudeur pour le salut de la chère France et de la Sainte-Alliance avec notre Petit-Père le Czar (triple salve d'applaudissements).

La Patrie ! On sait ce qu'en vaut l'aune. Autre amusette pour les prolétaires qui, pendant qu'ils s'engueulent ou s'entretuent par delà les frontières ne songent pas à chambarder les maîtres.

La Patrie ! Empêchement à la Grève générale universelle, à l'Internationale, à l'entente mondiale des producteurs.

La Patrie ! Prétexte à la guerre qui supprime la phlétore d'hommes en faisant mourir les sans-travail, les sans-pain qui s'enrôlent et qui, cependant, voudraient vivre comme les autres, mais qui sont par cela même, la continuelle épée de Damoclès prête à percer de part en part la graisse bourgeoise.

Peuple imbécile, comprends donc que les bourgeois, lorque leur intérêt est en jeu, n'ont pas de patrie — ce en quoi je les approuve pleinement.—Comprends aussi que tu justifies l'idée de Patrie et l'Armée et la Guerre par ta passivité lâche.

Or voici ce qu'une personne digne de foi me rapporte. Elle le tient de la bouche de militaires qui ont eu directement connaissance de ce que je vais dire, qui n'ont aucune relation entre eux et sont en garnison à des points différents de France. Si le fait est authentique — et pourquoi ne le serait-il pas ? — celui-ci prouverait l'entente gouvernementale et internationale contre tout affranchissement des asservis.

Est-il donc vrai que le Ministre de la Guerre en France a donné ordre secret aux commandants de corps d'armée de rechercher dans chacun de leurs corps les sous-officiers qui consentiraient à partir pour Cuba, à prendre du service dans l'armée espagnole pour aller combattre les insurgés cubains. Les sous-officiers susdits seraient libérés du service militaire en France et nommés officiers à leur incorporation dans l'armée espagnole avec solde adéquate à l'emploi ?

Si le fait que je signale est véridique — et je le demande aux intéressés — je puis faire les déductions suivantes :

1° Que le patriotisme n'est qu'une colossale fumisterie pour la gouvernance, qu'il sert seulement à maintenir ses membres dans leurs privilèges ; autrement dit n'est que la raison d'être, factice, de l'armée, laquelle n'est fondée réellement que dans le seul but de maintenir la « sûreté intérieure de l'Etat » par la possibilité de fusiller des travailleurs en grève ou de prévenir ou enrayer des révolutions tendant à la libération des esclaves modernes.

2° Que le gouvernement instaure et élève à la hauteur d'une possibilité la désertion avec son agrément. En tous cas il la justifie puisqu'il s'en sert pour son utilité.

3° Que la République bourgeoise que nous subissons par force a même manqué à sa tradition, à l'esprit de ceux dont elle se réclame : les fameux « Géants de 89 » très mesquins d'ailleurs. Elle rentre son passé en aidant à l'asservissement, à l'exploitation des Cubains par le gouvernement espagnol.

L'intervention contraire du gouvernement français dans la révolution cubaine — sa non-intervention dans les affaires d'Arménie, laissant ainsi élever l'assassinat à la hauteur d'une institution — sa reddition au gouvernement italien de réfugiés politiques italiens — les entraves apportées à l'abolition de l'esclavage à Madagascar (la libération n'est d'ailleurs que fictive) voilà des faits tout récents montrant la marche régressive du gouvernement de la République française et bourgeoise et l'entente internationale des gouvernants de cette patrie-ci avec ceux des autres patries.

D'ailleurs le fait que j'ai rapporté aujourd'hui peut être parfaitement véridique, nos républicains bourgeois sont coutumiers du fait. Celui-ci n'est qu'une réédition de l'envoi du général Oudinot et de son armée à Rome par la 2e République pour tenter de rétablir le pouvoir temporel au Pape alors réfugié à Gaeta dans les états de Ferdinand II.

Une fois de plus les satisfaits auront fait acte de lâcheté hypocrite. Mais qu'importe ! Certainement un jour les Opprimés alors conscients se lèveront et dans la Révolution mondiale sombreront les Patries.

Mais je demande au gouvernement français si le fait que j'avance est exact.

Gageons qu'on sera muet.

Alors, comme qui ne dit rien consent.....

MANUEL DEVALDÈS

POUR LES HEUREUX

Il est presque sûr, que si je veux vous émouvoir en vous parlant de pauvres esclaves manquant de tout, passant leur existence dans les plus pénibles travaux, mourant parfois de faim, et que j'ajoute : ces esclaves ne sont pourtant retenus dans leur vie malheureuse que par des chaînes de papier ! vous me répondrez alors : Pourquoi ne se révoltent-ils pas, leurs chaînes doivent être bien faciles à briser.

Cependant n'est ce pas là l'image de la société ? avec ses lois, ses états-civils, ses actes de propriété, etc., ne retient-elle pas captifs, tous ceux qu'on appelle les peuples civilisés ? Est-ce que son organisation tout entière n'a pas pour but de protéger ce qui est écrit ?

L'armée est là pour le maintien de gouvernements fondés par des écrits, et de frontières tracées sur des plans. La police est là pour faire respecter ce que l'on nomme la propriété individuelle, vol sanctionné par des écrits.

Mais celui qui cherche à lire dans la nature pour y trouver des choses vraies et simples ne peut comprendre tout cela : ni les frontières qui font les ennemis, ni les actes qui font les possesseurs.

Certes, je ne m'imaginerai jamais, que celui qui ne sait pas cultiver la terre, par exemple, puisse, parce qu'il y a un écrit, devenir le maître d'une portion de cette terre, qu'il laisse improductive, tandis que parmi ceux qui sauraient et qui voudraient la cultiver, il y en a qui meurent de faim sur les cailloux des routes !

Je pense de même pour la maison que l'on peut acheter et laisser vide pendant que d'autres, souvent infirmes ou souffrants, couchent dehors par les grands froids !

Aussi quelle haine vous m'inspirez, vieux parchemins ou papiers nouveaux, cause du luxe et de la misère, de l'autorité et de l'obéissance, de l'oisiveté et des fatigues !

Et vous, vous qui croyez que des actes écrits vous ont donné des droits, élevez vos pensées au dessus des usages, des conventions et des lois établies, étudiez la morale selon la nature qui dans le riche et le pauvre ne voit, elle, que deux congénères ayant mêmes besoins et mêmes désirs à satisfaire, qui dans l'or et le fer ne voit que deux métaux devant nous être utiles à tous, et non servir à rendre les uns puissants et les autres esclaves.

Apprenez à distinguer le droit réel et le droit factice dont vous parlent les codes ; et quand vous saurez, je pourrai vous dire : Si vous n'êtes pas avec nous, si l'idéal anarchiste n'est pas votre idéal, il n'y a pas de milieu, c'est que vous êtes ou les idiots descendants de races abâtardies, ou les odieux égoïstes qui peuvent vivre heureux, quoi que sachant leur bonheur fait par les injustices, et source de souffrances pour d'autres !

Mais j'ai confiance, beaucoup ne sont, ni ceux-ci ni ceux-là, et c'est pourquoi aux riches comme à ceux qui n'ont rien, je dis de toutes les forces de mon cœur : espérance dans l'avenir, et vive l'Anarchie !

ALICE

A LA VEILLE DU CONGRÈS

Londres.

Celui qui n'a pas voyagé pendant ces derniers temps, peut s'illusionner sur les événements qui se préparent, le même frisson de liberté passé sur le monde.

L'Italie, l'Espagne, la France, plus abaissées que les autres nations, ne sont pas plus mortes. On écrivait avant 89 que la France était pourrie ; dans cet humus s'est dressée tout-à-coup la prise de la Bastille.

Mais une vie révolutionnaire plus intense existe en ce moment dans certains pays du Nord, tels que la Hollande ; peut-être la lutte continuelle avec la mer prenant et reprenant le rivage, a ainsi trempé les hommes pour la liberté : (ils sont libres déjà parce qu'ils veulent l'être) et je crois qu'il ne ferait pas bon en Hollande aller jusqu'où les gouvernants français vont dans leur alliance avec les souverains, la reddition de révolutionnaires fugitifs à leurs despotes, les revues meurtrières sous le soleil de juillet, et toutes les autres choses de cette sorte ne pourraient avoir lieu en Angleterre non plus, ni je crois ailleurs qu'en République bourgeoise ou royauté latine.

Surtout, ayant encore dans les yeux et dans le cœur les larges horizons et l'énergie des Frises, je suis peu disposée à admirer les entassements de toiles en liesse, se donnant entre autres distractions le plaisir de se jeter sur un malheureux — assez bête pour croire qu'on lui rendra justice et la réclamant bruyamment. — C'est vrai qu'il faut être fameusement imbécile pour y croire, à la justice ! Mais ce n'était pas une raison pour se précipiter sur lui comme les meutes sur le cerf ; chacun a le droit d'être bête, sans être assassiné pour cela.

Il y a loin de cette foule à qui l'égorgement de mai 1871 a retiré le meilleur sang des veines, aux robustes paysans des Frises ; ils sont des salles de réunion, des bibliothèques dans leurs villages, (ils apprennent eux-mêmes les diverses langues d'Europe), et sur ce sol, le parlementarisme est déjà mort.

C'est un spectacle digne des temps héroïques (qui commencent), que ces paysans raisonnant fermement et froidement en gens décidés et convaincus ; ces femmes encore coiffées du casque d'or des vieilles frisonnes, parlant simplement et intelligemment de questions qui effraient encore tant d'hommes.

Cet entourage du passé mêlé aux aspirations de demain est impressionnant.

Les femmes de Hollande sont ainsi. Il y a quelques semaines une grève ayant éclaté aux environs d'Amsterdam les hommes allaient reprendre le travail, quand elles, les femmes, en bataillons serrés, sont venues devant les soldats et ont déclaré que c'étaient elles qui ne voulaient pas qu'on cédât et qu'elles ne cédera.ent pas.

Elles ont remporté la victoire (il est vrai qu'on n'était pas à Fourmies).

On les étonnerait bien si on leur disait que certain nombre de camarades s'amusent à s'occuper de ce que feront les femmes après la délivrance générale, comme si elles n'étaient pas une partie de l'humanité. — Ce qu'elles feront ? Mais comme vous ; ce qu'elles voudront, chacune suivant sa conscience, son intelligence, son caractère ; et comme elles ont l'amour du beau et de l'idéal réel étant naturellement artistes, il est probable qu'elles ne se contenteront pas à recommencer absolument la même chose que l'ancien monde sous prétexte du nouveau.

Toutes les questions rentrent dans une seule, la liberté.

Revenons au pays du Nord.

Aux gares de Hollande du côté de l'Allemagne arrivent en foule de malheureux travailleurs des champs qui ne trouvant rien chez eux viennent demander à leurs voisins un peu d'ouvrage pour faucher ou moissonner ; brisés de fatigue, couverts de haillons, ils marchent en troupeau la tête basse.

Ils s'étaient entassés près de nous dans des wagons de 3e classe, mais tandis que nous déplorions l'oubli où ils étaient sans doute, de tout ce qui intéresse l'humanité, tout à coup, et comme en réponse, ils se mirent à chanter de leurs belles voix profondes, la Carmagnole en français, puis de vieux airs des Frises ; on eût dit que du fond du passé, sous la terre, un chœur lointain leur répondait.

Voilà quelles sont les aspirations générales à la veille du Congrès.

LOUISE MICHEL.

LA VIE DU PROLÉTAIRE

MATERNITÉ

L'étroite fenêtre de la mansarde découpe un rectangle de bleu, de bleu profond, de bleu infini, où le regard se perd et s'enfonce insondablement.

Et par cette géométrique découpure d'un morceau de ciel, se révèlent, en la désespérance de la mansarde torride, aux murs dénudés, les chimériques et radieuses beautés de l'estivale nature.

Et la femme qui regarde tristement de ses prunelles vagues, l'éther implacablement magnifique, songe qu'il y a quelque part des bois pleins de fraîcheur où chantent les oiseaux bocagers, où pleure le murmure berceur des sources limpides, où vole, de feuille en feuille, de fleur en fleur, la mélopée de la brise, vibrant à travers les ramures bruissantes, comme une lyre de mystère et d'ombre...

Et dans cette ambiance de poésie, dans cette féerie sylvestre, des hommes, des femmes, des enfants, vont rire ou rêver, goûter des heures de paix et de bonheur.

... Mais un cri de baby qui se réveille avec la faim, un cri qui lui déchire les entrailles, a tiré la femme de sa rêverie.

Elle se lève, va au berceau, prend l'enfant dans ses bras, un petit être violacé, ratatiné, maigriot, et déboutonnant son corsage, elle lui donne le sein, le cœur battant, palpitant d'une espérance angoissante... Mais l'enfant s'épuise, mord en vain le sein maternel...

Le lait ne vient pas, car la femme ne mange pas.

***

L'éternelle histoire. Une fille séduite. Ouvrière rencontrée un soir à la sortie de l'atelier par quelque fils de bourgeois en mal d'amour. Tenue prétentieuse de calicot, phrases mielleuses. Quelques semaines de cour, puis comme cela s'éternisait, promesse de mariage pour brusquer le dénouement, vaincre les scrupules d'un début.

Enceinte.

Le petit bourgeois, effrayé, confia la chose à sa famille, d'une voix blanche de peur, comme s'il avouait un crime.

Ce fut un déluge d'imprécations.

— Comment, malheureux, s'écria le père de famille, pénétré de sa souveraine autorité et de la grandeur de sa mission morale, comment, tu te permets d'avoir une maîtresse, à ton âge, à vingt ans ! Mais où serions-nous si j'avais fait comme toi ? Hein, où serions-nous ? Et tiens, je passe encore là-dessus ! Je suis indulgent pour les folies de jeunesse. J'admets encore, au pis aller, qu'un jeune homme se trouve entraîné, ait une maîtresse. Mais avoir un enfant ! Tu ne te rends donc pas compte de la position où tu te mets, où tu nous mets ? Mais si le monde le savait ! As-tu songé à cela ? si le monde le savait ! Et la considération, et l'honneur de la famille ! Crois-tu que nous t'avons élevé jusqu'à vingt ans pour que tu ailles faire des enfants en ville, que tu sautes à pieds joints sur la morale, que tu ternisses notre honorabilité ?

Le petit bourgeois baissait la tête, terrifié, foudroyé par cette éloquence tumultueuse.

— Et bien ! mon fils, continua le gardien de l'honneur familial, je suis prêt, malgré ton indigne conduite, à t'accorder mon pardon ! Mais réponds-moi bien, ne me mens pas ! Qu'est-ce que cette... fille ?

Le jeune homme, en tremblant, dit ce qu'il savait de sa maîtresse : elle vivait de son travail, ne lui demandait jamais un centime (il ne s'était jamais occupé si les quarante sous qu'elle gagnait par jour lui pouvaient suffire), faisait ses chapeaux, ses robes elle-même.

Le père, métamorphosé pour cette cir-

constance, en magistrat, resta quelques minutes songeur, puis prononça gravement son arrêt : « Je vois, d'après ce que tu me dis, que cette personne n'est pas une grue. Je n'agirai donc pas avec elle comme je serais en droit de le faire, et comme je le ferais si je la jugeais indigne d'intérêt.

Je vais lui écrire, et lui envoyer cinq cents francs. Quant à toi, tu la quitteras, tu ne la reverras plus jamais, ou je te déshérite !

Que cette folie te serve de leçon. Je t'offre le moyen de rentrer honorablement dans la vie régulière et droite, et de réparer ta faute.

Le petit bourgeois, fils de mufle, cœur de boue, eut la lâcheté d'accepter l'ignoble marché, sans souffler mot de la promesse faite.

Et le sort de l'enfant, qui était le sien, après tout ?

Et les douleurs morales de la mère ?

L'avenir de ces deux êtres ?

Qu'importe ! L'honneur menacé d'une famille respectable était sauvé.

⁂

Quand on s'aperçut à l'atelier que la jeune fille était grosse, on l'accabla des plaisanteries les plus sottes, les plus méchantes. *La première*, en-dessous, excitait ces moqueries féroces et rageuses. Bientôt la malheureuse mère fut condamnée à une vie atroce : médisances, hypocrisies, toutes les armes viles des impuissants, des crétins et des fourbes furent mises en œuvre. Pourtant elle résistait. Ailleurs, c'eût été la même chose ! et elle voulait conserver ses 500 francs pour ses couches, pour la layette. Et cette constance, cette résignation courageuse de martyre, de souffre-douleurs, exaspérait ses bourreaux, dirigés par *la première*. A la fin, au comble de la rage, cette dernière, qui couchait avec le patron, fit mettre l'ouvrière à la porte.

Les cinq cents francs sont partis. Les bourgeois ne donnent pas de travail aux filles que leurs enfants ont engrossées.

— Une fille-mère ! Pouah ! quel exemple. Qu'elle retourne donc d'où elle sort.

La malheureuse qui par fierté n'a pas voulu s'adresser au père de l'enfant (ce qui d'ailleurs eût été inutile), a songé à l'Assistance publique.

On lui a dit qu'on passerait chez elle pour vérifier si réellement elle était abandonnée. Elle attend depuis huit jours.

Hier, elle a dépensé ses derniers sous — un peu de lait pour l'enfant, deux sous de pain pour elle.

Et ses yeux qui s'ablment dans la contemplation du ciel ne savent même plus pleurer.

Oh ! ce ciel bleu, ce ciel radieux de juillet, ce carré lumineux de splendeur et de vie ! Le ciel ! On lui a dit, autrefois, que dans ce ciel si beau, si pur, il y avait un Dieu compatissant aux misères des humbles... On lui a dit cela, autrefois.

Maintenant elle songe que si le secours de l'Assistance arrive avant qu'elle ne soit morte, elle achètera peut-être du vitriol...

Gaston Kleyman

CLIENTS ET SERVITEURS

Les clients dont je veux parler ici appartiennent à la catégorie bourgeoise ; je les prends parmi ces innombrables parasites absurdement greffés sur les branches de la société. Ce sont ces vilains êtres qui, par leurs manières, leurs paroles et leurs gestes, inspirent le plus profond dégoût au peuple.

Point n'est mon but de faire la critique complète de ces individus, je veux seulement m'occuper d'eux chez le coiffeur.

Voyez beaucoup de ces bureaucrates ; voyez la majeure partie des gradés de l'armée ; voyez aussi bon nombre de ceux que le hasard a placés à la tête des affaires : chez tout coiffeur on distingue tous ces gens là par leur absurdité autoritaire. Ils sont pour nous comme autant de maîtres auxquels, sous tout prétexte, « il faut obéir ».

Ces bourgeois ont de bizarres habitudes, ils veulent un travail qui n'a aucune raison d'être, souvent c'est un « maquillage » incompréhensible. Malgré tout, ces messieurs *exigent* et s'ils ne sont pas « maquillés » à leur manie, ils sont arrogants envers l'ouvrier qui les a servis.

Sans vouloir pousser trop loin ma critique, je puis ajouter, même affirmer, — les preuves en abondent — que certains grincheux déposent au patron des plaintes contenant tout le venin nécessaire pour faire congédier le serviteur.

Mais le malheur est que la plupart de nous se soumettent à toutes les exigences ; on a beau reconnaître l'incohérence, le faux, l'iniquité, on écoute les ordres, on les exécute, on ne s'arrête qu'avec la parole du client.

Là, comme mobiles, se dressent les préjugés imprégnés dans le cerveau ; ils sont la base de la pensée, c'est par eux que la main de l'ouvrier est guidée.

Née de l'Autorité et lui servant de tutrice, la croyance se présente ici sous une double forme qui est celle-ci : soumission envers le client et obligation envers le patron. D'un côté comme de l'autre, il y a à souffrir.

Donc, démolissons la tutrice, la croyance ; portons la hache dans la forêt des préjugés, tuteurs de l'Autorité : celle-ci disparaîtra.

Croire à l'Autorité, en être les fidèles serviteurs, est-ce que ce n'est point là, la source de toutes nos misères, de toutes nos souffrances ? L'Autorité qui plane sur les foules, cette monstrueuse Autorité attaquée de toutes parts par les Libertaires, ne nous courbe-t-elle pas assez sous son misérable joug, ne nous expose-t-elle pas assez au vent des malheurs, ne nous enfonce-t-elle pas assez dans les chairs ses longues griffes acérées ?

Pourquoi alors, au lieu d'aider à combattre, à détruire cette gigantesque pieuvre, pourquoi s'attarder à des bassesses, à des humiliations sans nombre ?

Peut-être, camarades, allez-vous me dire que si vous agissez ainsi, que si vous êtes soumis, c'est dans votre intérêt, que c'est pour avoir un pourboire et la considération du patron.

Eh bien, non, mille fois non, par ce raisonnement nous n'agissons point dans notre intérêt, car au lieu de briser les entraves qui nous empêchent d'être libres, d'être heureux, nous les consolidons, nous en augmentons le nombre.

D'autre part, croyez-vous que le bonheur résultant de la soumission, est équivalent à la peine dont il est le fruit, croyez-vous qu'il peut la compenser, en effacer l'amertume ? Non, certainement non.

Relevons-nous, camarades, fuyons la voie du faux, n'écoutons plus les iniquités, ne partons que de principes naturels, marchons vers le progrès social !

Henri Bonnerot,
Ouvrier coiffeur.

L'ÉCOLE LAIQUE
et l'école Cléricale

L'école laïque et l'école cléricale sont aussi anti-philosophiques l'une que l'autre. A celle là comme à celle-ci on inculque aux élèves l'amour de l'autorité, on y comprime la pensée, on y déprime le cerveau, on y étouffe toute originalité.

Au lieu de développer ou de faire naître l'esprit d'analyse, les facultés d'observation ou de recherche, de veiller à l'éclosion des jeunes et frêles fleurs des intelligences printanières, on bourre les pauvres élèves de matières nombreuses, indigestes et fausses sans nul discernement ; on charge leur mémoire sans aucune délicatesse. Le cerveau des enfants est gavé à en éclater, il n'en peut plus au bout de quelque temps.

Les leçons — et quelles leçons ! — sont faites à la diable d'un air bougon, les mercuriales pleuvent parfois, des injures tombent du haut du pupitre ; des années sont perdues irrémédiablement, à 17, 18 ans, on ne sait rien hélas ! alors que l'on s'imagine être des puits de science.

Les enfants ou garçonnets ne savent où donner de la tête, le découragement ne tarde pas à les envahir ; le maître d'école ou le professeur ne gagne rien à un tel état d'esprit, écoliers et instructeurs cessent de s'entendre, de s'estimer. Les pensums, cette âinerie, obscurcissent encore le ciel scolaire. L'école devient une pétaudière, d'où l'on échappe le plus tôt possible.

On n'a qu'une pensée : avaler, retenir par cœur, en savoir juste assez afin de ne pas rater les examens. Résultat : une Kyrielle d'ignorants, d'aliborons sans idée dépourvus de sens critique, sont lancés dans la circulation. Inutile de discuter avec eux : saturés de préjugés, n'ayant pour tout bagage que les banalités ambiantes et classiques, décourageants à force de suffisance et d'insuffisance, le beau, le juste, l'harmonie sociale économique sont pour eux lettre morte.

A l'école laïque, on n'instruit pas, on entonne. On ne s'adresse pas au cerveau, on cultive la mémoire. On ne s'efforce pas de préparer l'enfant à devenir un homme habile et social, confondant son *moi* dans le *moi* d'autrui, on en fait une machine quelconque.

A l'école laïque, on perpétue, par un enseignement anti-humain, les idées de subordination, d'obéissance, de hiérarchisation, de servilité.

Lisez les manuels de Paul Bert et de Jules Steeg, vous y verrez décrit dans toute sa pompe l'amour, l'excellence, *l'indispensabilité* des classes dites *supérieures, intelligentes et providentielles*.

Nous pouvons affirmer que l'école laïque ne produit que des oisons et des esclaves. Une fois hors d'elle, on est dans l'obligation d'oublier ce que l'on avait appris ou cru apprendre, et d'apprendre pour de bon à force d'efforts, de ténacité.

L'arbre clérical produit des fruits aussi empoisonnés. A son ombre, ignorantins, frères maristes et prêtres prêchent avec ardeur les bons principes : *La culture de la sainteté, l'horreur de la logique, l'abomination des livres profanes, l'horreur de la pensée libre, affranchie, épanouie*, l'adoration de Dieu et surtout de ses humbles serviteurs sur la terre, vallée de larmes, l'acceptation de quoi qu'il arrive, etc., etc.

Oh ! nous les connaissons, ces âmes de boue, de fétidité, ruisselantes de vices, pleines d'hypocrisie, lâches comme des hyènes, féroces comme des tigres. Elles ont ensanglanté, brûlé, roué l'humanité, de concert avec leurs pareils sans robe.

L'école laïque et l'école religieuse étant basées toutes deux sur l'autorité, sur l'abrutissement systématique des êtres humains, sur la crédulité, nous prenons parti contre elles.

Nous sommes pour l'éducation intégrale, l'esprit de libre examen poussé jusqu'à toutes ses conséquences.

Antoine Antignac.

Voici un faible échantillon de l'état d'âme, ou plutôt de gâtisme, des patriotards français et des œuvres d'art que le patriotisme inspire. Ça se chante encore en ce moment dans les concerts de la capitale, Ville-Lumière. N'oublions pas que nous sommes le peuple le plus spirituel de la terre.

LE
CHIEN DU PORTE-DRAPEAU

SCÈNE LYRIQUE

I

Il a-do-rait le ré-gi-ment
Ain-si que nos pion-pions de Fra-nce,
Au por-te-dra-peau seulement,
Le chien gar-dait la pri-ère-eu-se.
Les yeux fi-xés sur l'é-ten-dard,
Il se mit à mar-cher der-riè-re,
Le cou-vant de son doux re-gard,
Le jour où l'on par-tit en guer-rre.
A l'ombre de ses plis qui flot-taient dans le vent
Il bon-dis-sait joyeux, plein d'une ar-deur sau-[va-ge,
Quand il vit tout à coup l'é-ten-dard é-cla-tant
Rou-ler dans la pous-sière au milieu du car-nage
Celui qui le gar-dait, loin de nos dé-fen-seurs,
Ve-nait d'être bles-sé, mais à son chien fi-dè-le
Il dit en dé si-gnant la ban nière im-mor-telle :
A-mi je vais mou-rir, sau-ve les trois cou-leurs !

Refrain

Il s'ap-pe-lait du fier nom de Tur-co,
Il es-cor-tait tou-jours no-tre ban-nière,
Car il a-vait le cœur d'un mé-lé-tai-re,
Le chien du por-te-dra-peau.

II

En pres-sant le chien sur son cœur :
— Va, je comp-te sur ta vail-lan-ce,
Re-prit-il, tu por-tes l'honneur
Du pre-mier ré-gi-ment de Fra-aance.
Le chien par-tit com-me un é-clair
Por-tant la ham-pe tri-co-lo-re
Aux nô-tres qui, sous le ciel clair,
Jus-qu'au der-nier lut-taient en-co-re.
No-tre por-te-dra-peau sui-vit long-temps des [yeux,
Le chien qui tra-ver-sait la fonte et la mi-traille
On eût dit que les plis du lam-beau glo-rieux
For-maient un bou-clier de-vant sa grande taille
Puis quand il vit le chien sur le haut du pla-teau
Où nos fils re-tranchés dé-fen-daient la pa-trie,
Il dit en expirant : O ma Fra-san-ce ché rie,
Je puis mou-rir en paix, j'ai sau-vé ton dra-peau.

Refrain

Au rré-gi-ment lors-qu'ar-ri-va Tur-co
En-tre ses dents te-nant no-tre ban-nière,
On dé-cer-na la croix de mé-lé tai-re
Au chien du porte-drapeau.

Je proteste au nom des chiens : ils ne sont pas si fourneaux.

C. M.

DÉLÉGUÉS AU CONGRÈS

Tous les groupements d'étudiants et anciens étudiants socialistes de Belgique (affiliés au parti ouvrier) se sont fait représenter au Congrès de Londres par des délégues qui ont mandat de voter l'admission des adversaires de l'action politique (séance tenue à Bruxelles le 4 juin).

La Fédération bruxelloise du parti ouvrier dans sa séance du 16 juillet a donné à son délégué mandat de voter l'admission de tous les antiparlementaires.

Nous craignons bien que ce ne soient là protestation platonique, et que les protestataires après avoir vu leurs propositions *libertaires* repoussées, restent quand même au Congrès, au lieu de s'affranchir complètement de la tutelle des parlementaires.

ASSEZ DE CADAVRES !

On a prononcé, à l'occasion des obsèques de de Morès à Paris, des paroles aussi déplacées que dangereuses.

Les amis de l'explorateur ont promené son cadavre à travers la capitale, escortés d'une foule nombreuse et disparate, et, sur tous les tons, ont répété qu'il allait de la dignité et de l'honneur *Français* de ne pas laisser impuni l'assassinat de Morès. Des cris de guerre ont été poussés contre l'Angleterre et les Juifs.

Tout beau ! Messieurs ! Morès est allé là bas de son plein gré. L'entreprise lui était personnelle. Il a voulu tâter du Touareg et il a succombé. S'il vous tient tant à cœur de le venger, libre à vous, Messeigneurs ! Il était votre ami et nous ne voyons aucun mal à ce que votre affection pour lui s'affirme sous la forme qui vous plaira. Mais faire de cette mort en pays lointain un nouveau *casus belli*; envoyer à la mort, sous le fallacieux prétexte de dignité nationale, des milliers de prolétaires déguisés en soldats, lesquels n'ont rien à gagner en ces sortes d'aventures, c'est recommencer la séculaire et lugubre histoire de toutes les expéditions coloniales.

Les folies de la Tunisie, du Tonkin, de Madagascar doivent avoir ouvert les yeux de tous sur la valeur matérielle et morale de ces entreprises. Pour avoir voulu venger de prétendues insultes, les forbans qui nous gouvernent ont jauché de cadavres ces déserts et ces marécages.

C'est assez, c'est trop !

A l'occasion des élections qui vont avoir lieu à San-Remo (Italie), nous recevons ce manifeste, que nous sommes heureux de reproduire textuellement.

AL POPOLO SOVRANO,

Bisogna votare per Tizio, Caio, Sempronio ?..... No !

Perchè ?

Perchè è materialmente e intellettualmente impossibile ad un uomo di essere più atto, più sensato di una collettività.

L'esperienza vi deve aver persuasi della ridicolaggine, dell' ipocrisia delle elezioni sieno amministrative o politiche. Bisogna essere cretini avere bisogno di consiglieri municipali per mettere un becco di luce elettrica al posto, d'un becco di gas, cambiare un pisciatoio di posto, mettere degli alberi sulle passeggiate, lastricare la strada, innalzare delle case ecc... Non è sorprendente essere obbligati a constatare alla nostra epoca, secolo di luce, si dice, che vi sieno degli spiriti così semplici da credere che dopo avere deposto *un pezzeto di carta quadrata in un vaso chiamato urna essi abbiano adempiuto al più bello atto della loro sovrana esistenza* ?.. L'elettore si crede sovrano, dopo che si è creato dei padroni ! *I quali faranno i loro affari, e non i suoi. Eleggete dei socialisti vi si dirà !* Alla borghesia boltegaia dell'oggi voi sostituirete la borghesia burocratica dell'organizzazione centralista.

Quando di socialisti ne avrete réempito il palazzo di città sarete per questo meno sfruttati dai vostri padroni ? I disoccupati avranno il loro pranzo assicurato ? I poveri, gli affamati si restringeranno meno il ventre ? Le madri di famiglia avranno esse del latte per i loro bimbi ? Non soffrirà più questa famiglia per la mancanza del lavoro del padre ? I ricchi che vivono con opulenza abbandoneranno essi ciò che hanno di troppo ? Il curato della parrocchia non continuerà colla religione ad abbrutire i vostri figli ? Non si mandera più la balda gioventù a farsi scannare sulle deserte ambe africane ? Non sarà più colla parola **Patria, Proprietà, Autorità,** che si produrranno le *infamie sociali* ?

La soffitta del povero sarà ingrandita ? Finalmente, la triste condizione incui ci troviamo, verrà cambiata ?

No, No, Mille volte No

Perchè dunque annientare col voto i vostri voleri, perchè affogare le vostre speranze di uomini liberi ? Voi gridate viva la libertà e vi create dei padroni. Voi non volete più soffrire, non essere più miserabili, Voi disprezzate l'autorità *sotto le sue molteplici forme e voi sanzionate tutte le sue infamie !*

Elettori ! Alzate la testa, mandate a spasso tutti i candidati : opportunisti, conservatori, borghesi, repubblicani, socialisti e pensate che *il popolo è solo colui che può tutto fare e disfare, avendo egli fatto tutto.* Rifiettete che per essere felici e liberi non bisogna sanzionare l'autorità.

Astenetevi ! Non votate più !

I Libertari.

LETTRE DE LAURENT TAILHADE

Toulouse,

Mon cher Faure,

Les oscillations d'une longue et fâcheuse convalescence m'ont privé depuis mon entrée à l'hôpital Cochin, c'est-à-dire depuis février dernier, de collaborer comme j'eusse voulu, chaque semaine, au *Libertaire*.

A présent que l'air natal, à présent que le soleil généreux du Midi ont, dans mes vieilles veines, infusé quelque regain de jeunesse et de force, vous pouvez compter derechef sur mon amicale et persévérante collaboration.

Les lampions du 14 juillet s'éteignent. Monsieur Prud'homme a fait bouillir le coq gaulois dans son pot-au-feu tricolore et mangé, par façon de plombière, le suif des illuminations.

Loin de ces goujats, de ces cuistres, de ces ânes, j'aurai l'orgueil de rallumer pour vous quelques pyrothechnies désagréables à la classe moyenne : des pétards pour ses oreilles, des fusées aveuglantes pour ses yeux hébétés.

Laurent TAILHADE.

A dater de ce jour, les bureaux du « LIBERTAIRE » sont transférés 5, rue Briquet.

Nous prions nos amis, correspondants, dépositaires et vendeurs de prendre bonne note de ce changement d'adresse et d'envoyer désormais tout ce qui concerne l'administration ou la rédaction du Journal à M. Constant MARTIN, **5, rue Briquet, à Paris.**

INTERNATIONAL SOCIALIST WORKERS
and Trade Union Congress

Anarchist and Anti-Parliamentary Committee
7, Lambs Conduit Street, W. C.
Secretary : **J. PRESBERY**

London, 26 VI 1896.

Le Comité organise une grande réunion publique dans Holborn Town Hall, Gray's Inn Road, W. C. le mardi soir 28 juillet, pour la réception des camarades venus à Londres à l'occasion de ce Congrès.

Orateurs : P. Kropotkine, Louise Michel, Malatesta, Tom Maur (I. L. P.), Kenworthy et beaucoup d'autres.

⁂

London, le 18 Juillet 1896.

17, Frith Street, Soho Square, W.

sera le rendez-vous des délégués, du 24 juillet au 4 août;

Il y sera tenue une *réunion générale des délégués anarchistes et anti-parlementaires de tous les pays, le dimanche soir, 26 juillet.*

BIBLIOGRAPHIE

Je viens de parcourir « Promenades Subversives » d'Adolphe Retté. Cette brochure porte un vrai « coup de pioche, » selon l'expression de l'auteur, à l'édifice social. Je n'en ferai pas l'éloge : c'est une brochure anarchiste. En voici d'ailleurs quelques coupures :

— La magistrature est le trait d'union entre la féodalité bourgeoise et son *ultima ratio* : la guillotine.

— Idées en faveur chez les Bourgeois : quintessences frelatées de *consensus omnium*.

— Ce que les Bourgeois appellent la Morale, c'est le droit à l'hypocrisie.

— Quand les Maîtres commencent à s'apitoyer sur leurs esclaves, ils sont perdus. — Quand les Bourgeois parlementaires votent des lois de « protection pour les ouvriers » c'est qu'ils ont peur.

— Voir les choses sous leur vrai jour; dire, par exemple, que les soldats sont des assassins à gages inconscients c'est, suivant les Bourgeois, « saper les bases de la Société. » On vous met en prison pour cela.

— Lu ce règlement affiché au mur des cellules de Mazas : « Défense de siffler et de chanter, *même à voix basse.* » La prison est une cage où l'on défend aux oiseaux de chanter.

— « Vous avez le droit de vous mettre en grève » disent les Bourgeois aux ouvriers. « Très bien, répondent les ouvriers des manufactures de l'Etat, comme nous crevons un peu de faim, nous allons nous mettre en grève. » — « Pardon, reprennent les Bourgeois, vous autres vous n'êtes plus des ouvriers, vous êtes des fonctionnaires. Nous allons faire une loi qui vous interdise la grève au nom de la liberté des gens qui veulent circuler sur le chemin de fer, acheter des allumettes ou des armes à feu ou du tabac. » — « Mais alors, nous, nous ne sommes plus libres ? » disent les ouvriers. « Vous êtes libres de vous en aller si nos règlements ne vous conviennent pas. » — « Et manger ? » objectent les ouvriers. « Cela ne nous regarde pas » répondent les Bourgeois.

— Des ouvriers se mettent en grève. Le fils de leur patron leur tire un coup de fusil chargé avec du gros plomb et en blesse cinq. Coût : 100 fr. d'amende avec application de la loi Bérenger. — (Affaire récente à Avesnes.) Deux employés des omnibus engagent leurs camarades à résister à la Compagnie. Coût : six et huit mois de prison, sans loi Bérenger. Les Bourgeois trouvent cela fort judicieux.

Un Homicide professionnel massacre beaucoup de nègres au nom de la Civilisation. On lui plante sur la tête un bouquet de plumes blanches et on lui attache sur la poitrine une amulette en émail. Et les patriotes de la tribu dansent autour du *totem*.

— *Dialogue entendu au moment de la mort d'Alexandre III.* — L'un disait : A cause de la décomposition récente d'une charogne illustre, les gens ont arboré à leurs fenêtres des morceaux d'étoffe peints crûment en trois couleurs; puis ils les ont roulés autour d'un bâton surmonté d'un petit losange de cuivre et d'une petite loque de crêpe noir... C'est curieux. »

L'autre répondit : « Ce sont les *totems* de deuil. La tribu pleure le Grand-Sauvage des Kalmoucks. »

— Les socialistes parlementaires disent : « Le *totem* en trois couleurs ne vaut rien. Voici un *totem* rouge qui est bien plus beau. Aidez-nous à « faire la conquête des pouvoirs publics, » nous vous le donnerons. »

— Les Anarchistes disent : « Tas de sauvages, combien de temps encore vous laisserez-vous leurrer avec des morceaux d'étoffe bariolés ? »

En vente : Bibliothèque Artistique et Littéraire, 31, rue Bonaparte, et aux bureaux du *Libertaire*. Prix 1 franc.

A dater de ce jour, les bureaux du « LIBERTAIRE » sont transférés 5, rue Briquet.

Nous prions nos amis, correspondants, dépositaires et vendeurs de prendre bonne note de ce changement d'adresse et d'envoyer désormais tout ce qui concerne l'administration ou la rédaction du Journal à M. Constant MARTIN, 5, rue Briquet, à Paris.

Convocations

Paris

Les Egaux du XVIIe se réunissent tous les mercredis soir à 9 heures, à l'angle de l'avenue des Ternes et de la rue Poncelet.

Jeunesse révolutionnaire internationaliste du XIIe. — Réunion samedi 25 courant, 82, boulevard Picpus, 82.

Jeunesse antipatriote du XIIe arrondissement. — L'ignoble société bourgeoise trouve intérêt à faire construire des casernes, nous faire endosser une livrée pour ensuite nous forcer à garder ses terres et ses capitaux ; à nous faire périr dans des guerres à son profit, à former, à ceux qui reviennent dans la vie civile, un caractère discipliné, obéissant, etc.

Nous invitons tous les jeunes gens à venir discuter avec nous pour savoir où est notre véritable intérêt.

Réunion, lundi 27 juillet, à 8 heures 1/2 du soir, salle Arnaud, 35, rue Sergent-Bauchat.

Les Libertaires du XVe. — Réunion d'étude le vendredi 24 juillet, à 8 h. 1/2 du soir, salle Mas, rue du Théâtre, 103.

Dimanche 26 juillet, même heure, même salle. Soirée familiale précédée d'une causerie par un camarade. Chants et poésies.

Les réunions ont lieu dans la salle du rez-de-chaussée, arrière-boutique.

Le groupe est invité à se rendre à la réunion publique organisée par les libertaires du XIVe salle de la Belle Polonaise, rue de la Gaîté.

Groupe d'études sociologiques, littéraires et scientifiques. — Le groupe croit qu'il est nécessaire que les camarades se livrent à l'étude, non pas en gens blasés, mais en hommes qui désirent savoir, apprendre sans cesse. Laissons de côté tous ceux qui n'ont pas assez de volonté, de caractère pour supporter cette tâche parfois ardue ou ceux qui incessamment poussent un cri de révolte, insinuent à autrui de faire un acte, alors qu'eux sont gens paisibles auxquels la révolte serait une souffrance.

Nous croyons que les camarades doivent s'instruire au point de pouvoir aborder toute discussion, sans que jamais ils se trouvent impuissants à répondre.

Ainsi, les groupes étant des écoles, auraient lieu d'exister, de fonctionner; si, au contraire, persévérant dans une vieille routine ils ne font comme besogne que des discussions puériles de personnalités ou de mots, mieux vaut qu'ils n'existent pas.

C'est notre pensée. On peut la critiquer, la combattre, peu nous importe. Qu'on fasse mieux !

J. Bard.

Les libertaires des premier, deuxième et troisième arrondissements se réunissent tous les samedis, à 8 h. 1/2, café de la Tour-Eiffel, rue du Pont-Neuf, 22, sous-sol.

Sujet traité pour samedi : L'enfant dans la société actuelle.

Bibliothèque sociologique des Travailleurs communistes libertaires du XIIe. — Samedi 25 juillet 1896, à 8 h. 1/2 précises, au local convenu.

Ordre du jour : Causerie sur le Congrès international de Londres.

Solidarité. — Reçu pour la famille de Mignot de Vienne :

Trois copains, 1 fr. — B., 0 fr. 50. — P. 1 fr. 10. — R., 0 fr. 50. — Une compagne. 1 fr. 80. — Un libertaire, 0 fr. 50. — Un philosophe, 0 fr. 50. — Total, 5 fr. 90.

Trois copains de Toulon (rectification) 1 f. 50. — Georges, de Troyes, 4 fr. 35.

Quelques groupes anticléricaux organisent pour dimanche prochain, 26 juillet, une manifestation à la statue de Jeanne d'Arc. Pour plus amples renseignements, voir les quotidiens.

SAINT-ETIENNE. — Le Cénacle plébéien, fait un pressant appel à tous les camarades qui ne voulant pas rester dans l'inertie, sont partis sans d'un groupement, à se rendre samedi 25 courant, à 8 h. 1/2 du soir, au siège provisoire, place Lacroix, 4.

Le Cénacle a pour but de créer un lien fraternel entre littérateurs et artistes du Forez, au moyen d'études, concerts, conférences et divertissements divers, tout en faisant des prosélytes à la cause humanitaire par le développement intellectuel des enfants du peuple.

Le Cénacle tient une réunion générale le dernier samedi du mois et organise à volonté des cours de sociologie, des conférences scientifiques, des concerts-tombola, des sorties champêtres.

Tous les camarades qui pourraient aider le Cénacle à fortifier sa bibliothèque sont priés d'adresser les ouvrages dont ils pourraient disposer au camarade Reynard, rue du Chambon, 11, à Saint-Etienne.

Province

BORDEAUX. — Groupe anarchiste (ancien groupe) "Les incompris".

Les camarades se rencontrent tous les samedis soir et dimanches après-midi, rue Leyteire, 61, chez le marchand de vin.

BORDEAUX. — Le groupe les Incompris de Bordeaux prie tous les camarades d'assister à une causerie scientifique qui aura lieu dimanche prochain à 2 heures de l'après-midi au Café des Augustins.

ANGERS. — Rendez-vous des copains et copines ; dimanche 26 juillet, à 4 h. de l'après-midi, au bord de la Loire aux Ponts-de-Cé, à droite du premier pont en venant d'Angers.

REIMS. — Le samedi 1er août à 8 h. 1/2 du soir, salle Saint-Maurice, 135, rue du Barbatre, grande soirée familiale organisée par les anarchistes de Reims. Ordre du jour : causerie par le camarade Liénard; chant, poésie révolutionnaire, entrée gratuite.

Nota. — Une collecte sera faite à l'entrée de la salle pour *la Clameur* et pour les enfants de Mignot, de Vienne.

PROVINCE

Agen.

Les conférences de Sébastien Faure ont produit ici le meilleur effet. Les timides objections d'un prêtre et d'un royaliste, ont paru bien piètres choses auprès du magnifique exposé de philosophie libertaire tracé magistralement par notre ami. Décidément le vieux monde s'effrite de plus en plus.

Les beautés de la conception anarchiste ont été comprises de beaucoup de personnes qui n'en connaissaient que la carricature aussi grossière qu'intéressée, esquissée par les journaux dits « bien pensants ».

La semence ne sera pas perdue ; elle germera sûrement dans bien des cerveaux et dans bien des cœurs, non encore complètement gangrenés. Les sympathies qui naissent autour de nous, nous le disent.

Aux amis déjà convaincus, à ceux qui moins heureux cherchent encore la voie de Vérité, nous crions : haut les cœurs, et guerre aux préjugés dont nous sommes encore saturés !

Bordeaux.

La propriété c'est le vol et l'assassinat. — De nombreuses lectures sociologiques et philosophiques, jointes à une constante et sérieuse observation des choses et des faits, m'ont démontré, fait comprendre et fait croire que les hommes ne seront jamais complètement heureux — tant qu'ils ne se seront pas libérés de la tyrannie des lois, du joug despotique des chefs, des maîtres.

C'est parce que j'ai des sentiments d'humanité, d'altruisme; c'est parce que le sentiment de l'équité est très développé en moi, que je fais tous mes efforts pour détruire, anéantir l'organisation sociale actuelle — basé sur la propriété individuelle et sur l'autorité.

Je déclare cette organisation défectueuse, nuisible, féroce et barbare parce qu'elle est basée sur l'antagonisme des individus, sur l'opposition des intérêts, sur l'*insolidarité humaine*.

Oui, l'organisation sociale actuelle est monstrueusement infâme ! parce qu'elle fait naître, germer et développer chez les individus des sentiments anti-naturels, des sentiments d'*inhumanité* — tels que l'avarice, l'hypocrisie, le mensonge, la convoitise, la platitude, la jalousie et la haine.

Tant qu'existera la propriété individuelle, le vol et l'assassinat existeront.

Ce ne sont pas les voleurs et les assassins qui sont à flétrir et à blâmer. Non !...

Ils ne sont que le produit inévitable et fatal de la propriété individuelle.

Ce qui est haïssable et condamnable et qu'il faut haïr et condamner c'est la société actuelle elle-même — source de tout le mal !

Je suis profondément convaincu que la concorde, que la paix sociale, que l'*harmonie* ne pourront exister dans la société que par la mise en commun de tous les biens, de toutes les richesses sociales, — fruit de la libre volonté de tous, du travail de tous.

Vive l'Anarchie !

E. R.

Marseille

Un groupe de camarades nous prie d'insérer la lettre suivante :

Marseille 13 juillet 1896.

Camarade Princivalle,

Ayant appris que dans une réunion donnée à la Ciotat par les pontifes du socialisme, vous aviez été traité par Jaurès, proclamé pompeusement la veille à Marseille, par un de ses coreligionnaires, *le poète du socialisme*, de souteneur de réaction et de vendu à la prêtraille ; connaissant depuis longtemps votre vie toute de travail et vos principes avancés, nous venons protester hautement contre les viles calomnies vomies à votre encontre. Vous, un souteneur de réaction, qui, chassé de Marseille pour vos idées *libertaires* étiez obligé de chercher ailleurs un travail que l'on vous refusait si impitoyablement? Vous, un vendu à la prêtraille, qui dans une conférence contradictoire donnée à la Ciotat par l'abbé Agnès osiez développer vos principes et vous faisiez applaudir par le même public qui vous conspuait hier ?

Il appartient à un camarade qui connait votre passé, de rejeter avec mépris toutes les ordures vomies sur vous et de le faire connaître hautement au parti ouvrier de la Ciotat.

Agréez, camarade, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Pour un groupe de camarades.

Joseph Rogliano

Millau.

Cher Camarade,

La foire électorale était ouverte dimanche 12 juillet, et les naïfs votards sont allés encore une fois déposer leur liberté dans l'urne sacrée.

Il s'agissait de nommer un conseiller général. Trois candidats se disputaient le gâteau : un opportuniste, un radical et un socialiste,

Ce dernier, l'un des domestiques de la maison Guesde, Chauvin et Cie, avait collé sur nos murs un manifeste dans lequel on lisait le passage suivant :

« Je me présente devant vous, et vous dis avec franchise ce que je pense ; n'ayant rien à attendre des divers partis politiques qui se disputent le pouvoir ; le peuple organisé doit s'emparer des pouvoirs publics.» (Textuel).

Déclarer que le peuple n'a rien à attendre du pouvoir, c'est raisonner en vrai anarchiste ; lui dire de chercher à s'emparer du pouvoir, c'est parler comme le pire des réactionnaires.

On ne saurait être plus illogique. Quelle incohérence ! Comment concilier deux idées qui se contredisent? que penser de celui qui ose écrire de pareilles absurdités ? de deux choses l'une : ou il ment, ou il ne comprend pas ce qu'il dit.

Roanne.

Un camarade, ces jours dernier, organisa une causerie-conférence qui réussit fort bien. Quoique débutant, le conférencier a développé pendant près de deux heures son sujet : « Philosophie de l'Anarchie ». Il n'y a que le premier pas qui coûte pour parler en public, l'essentiel est de n'y apporter aucune prétention. Il est très urgent que des orateurs anarchistes se forment dans tous les milieux.

Il a conclu à l'utilité de la création d'une bibliothèque qui permettra aux camarades et à ceux qui voudront s'instruire de trouver, même dans des livres de bourgeois, les éléments nécessaires.

A cet effet, une réunion aura lieu le samedi 1er août, à 8 heures 1/2 du soir, chez Rimaud, cafetier, rue de Clermont, 70.

Toulon.

Dans un discours prononcé récemment, un des leaders du parti socialiste s'écriait : « Nous sommes mûrs pour le gouvernement ». Nous ne contredirons point cette assertion, car elle est corroborée par les deux faits suivants qui démontrent bien que ces socialistes sont aussi fumistes que les gouvernants qu'ils aspirent à remplacer.

1er fait. — Le maire de notre localité vient de proposer pour l'emploi de secrétaire police le même individu qui remplissait l'office de secrétaire dans le comité qui mena la lutte en faveur de la municipalité actuelle qui se déclare socialiste.

2e fait. — Un conseiller municipal ouvrier se trouvant offensé par le rire d'un conseiller bourgeois de l'opposition, lui envoya ses témoins à la fin de la séance.

Qu'il est loin le temps où leur grand pontife, Jules Guesde, ayant été provoqué en duel par l'opportuniste Siebeker, refusa carrément de se battre Aujourd'hui ce sont ces mêmes socialistes qui provoquent en duel pour attirer un peu l'attention sur leur mesquine personnalité.

Qu'il est loin aussi le temps où Guesde déclarait que le bulletin de vote n'est pas un instrument d'émancipation, le temps où Guesde, Deville, Lafargue et autres prenaient l'engagement dans *L'Emancipation*, de n'accepter aucun mandat électif! Depuis, ils ont renié tous ces engagements, d'abord pour faire la conquête des municipalités, puis pour faire la conquête des pouvoirs publics, aujourd'hui, ils font la conquête de la police. Nous ne serions point étonnés si nous voyons aux prochaines élections figurer sur le programme de quelque candidat socialiste l'article suivant : « Epuration du personnel de la police. Les emplois en seront réservés à de vieux lutteurs pour la bonne cause ».

Combien ces pitres ont raison de ne plus parler de révolution, ils font de l'évolution vers le râtelier gouvernemental qu'ils voudront conserver toujours bien garni tandis que les pauvres prolos continueront à le garnir avec le fruit de leur travail.

C'est là une fort bonne manœuvre pour les rastaquouères qui ne voient dans ce nouveau parti gouvernemental qu'un moyen de satisfaire et leurs ambitions et leurs appétits ; mais nous sommes certains que les ouvriers sincères et naïfs qui avaient coupé dans ce pont du quatrième ou du cinquième état seront vite désillusionnés et reconnaîtront que s'ils ne veulent plus être broyés par la machine gouvernementale, ils doivent venir à nous qui avons pour devise: « Ni gouvernants, ni gouvernés ».

PETITE CORRESPONDANCE

Au Maudit. — Votre article est très bien pensé et écrit, mais il est trop long pour le *Libertaire*, Ne pourriez-vous diviser la matière en trois articles distincts ? Voulez vous m'autoriser à faire pour le mieux ? Faut-il vous le renvoyer ?

C. M.

Adrien. — Bien reçu le premier article. — Faute de place.

Un voyageur. — Ton style est trop emphatique et ne dit pas grand'chose.

Le Sommeil des Maîtres. — Veuillez nous envoyer une autre copie de ces vers.

Lettre ouverte à M. Coppée. — Trop long pour l'importance du sujet traité.

Pateau. — Mon cher ami, j'ai agi bien vilainement envers toi. Excuse-moi, crois à toute mon amitié. Je t'écrirai une longue lettre.

C. M.

Arthur Castagner salue Octave Jhan. Son adresse à l'administration.

Bigot. — Vous félicitez, dans votre lettre, le *Libertaire*, de ne pas faire de polémiques, de personnalités, et vous nous priez d'insérer un long article de ce genre ! Nous avons fait exception pour Lapie, indignement accusé. Mais pour vous, la chose est peu grave.

Deux jeunes compagnons, Lyon. — Lisez chaque semaine le *Libertaire*, les *Temps nouveaux*, la *Sociale*, vous y trouverez les adresses demandées.

Le Bourguignon salé, Dijon. — Camarade Rocher, nous avons publié dans le numéro précédent « Le 14 Jeuyet », ignorant que vous en étiez l'auteur et qu'elle avait paru dans le *Bourguignon Salé*. Le manuscrit était signé Mignard. C'est une mystification. Nous nous empressons de vous en restituer la légitime paternité.

C. M.

BROCHURES LIBERTAIRES

Nous prions les camarades qui nous demandent des brochures de nous envoyer, en même temps que leur demande, le montant de la facture.

EN VENTE AU LIBERTAIRE

BUREAUX : 5, rue Briquet, PARIS

L'ANARCHIE, par Elisée Reclus, *0 fr. 10 c.*
LE SALARIAT, par P. Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
L'ESPRIT DE RÉVOLTE, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
UN SIÈCLE D'ATTENTE, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
L'ANARCHIE DANS L'ÉVOLUTION SOCIALISTE, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
DÉCLARATIONS de Georges Étievant, *0 fr. 10 c.*
AUX JEUNES GENS, par P. Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon, *0 fr. 10 c.*
L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine, *0 fr. 10 c.*
L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par Daniel Saurin, *0 fr. 25 c.*
LES TEMPS NOUVEAUX, par Pierre Kropotkine, *0 fr. 25 c.*
DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine, *0 fr. 60 c.*
L'ANARCHIE, par P. Kropotkine, *0 fr. 60.*
LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, *0 fr. 60 c.*
LA DOULEUR UNIVERSELLE, par Sébastien Faure, *2 fr. 80 c.*
LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave, *2 fr. 80 c.*
LA CONQUÊTE DU PAIN, par Pierre Kropotkine, *2 fr. 80 c.*
ŒUVRES de Bakounine, *2 fr. 80 c.*
LA PSYCHOLOGIE DU MILITAIRE PROFESSIONNEL, par Hamon, *2 fr. 80 c.*
LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-COMMUNISTE, par Hamon, *2 fr. 80 c.*
LES PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, *1 fr. 25 c.*
L'ENDEHORS, par Zo d'Axa, *1 fr.*
PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME, par Jacques Santarel, *2 fr. 80.*
LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave, *2 f. 80*

PHILOSOPHIE LIBERTAIRE

LA DOULEUR UNIVERSELLE

PAR

SÉBASTIEN FAURE

Un volume in-8° de 400 pages

Prix 2.50 — Franco 2.80

LA SOCIÉTÉ FUTURE

PAR

JEAN GRAVE

Un volume in-8° de 400 pages

Prix 2.50 — Franco 2.80

L'imprimeur-Gérant : P. GUYARD.

Imprimerie spéciale du *Libertaire*
55, rue d'Hauteville, Paris